Mircea Eliade et Emil Cioran : fondamentalisme orthodoxe ou recentrage européen du fascisme périphérique roumain ?

Traian Sandu

▶ **To cite this version:**

Traian Sandu. Mircea Eliade et Emil Cioran : fondamentalisme orthodoxe ou recentrage européen du fascisme périphérique roumain ?. Histoire de la littérature et jeux d'échange entre centres et périphéries, les identités relatives des littératures, 2009, Paris, France. pp.141-150. hal-00674244

HAL Id: hal-00674244
https://hal.science/hal-00674244

Submitted on 26 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

dans Jean Bessière et Judit Maar, *Histoire de la littérature et jeux d'échange entre centres et périphéries, les identités relatives des littératures*, Paris, L'Harmattan, *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2010, pp141-150

Identités et centre-périphérie

Mircea Eliade et Emil Cioran : fondamentalisme orthodoxe ou recentrage européen du fascisme périphérique roumain ?

L'adhésion au fascisme d'Eliade et de Cioran[1] se fonde, par bien des aspects, sur des postulats diamétralement opposés : fallait-il stabiliser la société autour d'une radicalisation des valeurs religieuses, agraires et autochtonistes – Eliade – ou bien la mettre en mouvement par la force d'une modernisation brutale pour retrouver le cours majeur de l'histoire européenne, industrielle et totalitaire – Cioran ? Les théories modernes du fascisme renvoient à un tournant culturaliste dit du « new consensus », qui souligne au contraire le caractère de rupture radicale introduite par les mouvements fascistes. Ils apparaissent comme de nouvelles religions politiques laïques[2], des mouvements révolutionnaires dans leurs pratiques[3] et des idéologies modernistes promettant une renaissance des nations ainsi prises en mains[4].

Précisément, ce qu'on appelle idéologie dans un mouvement fasciste ne se réduit pas seulement au cœur doctrinaire, idéel, du programme établi, il ne se cantonne pas aux fameuses définitions négatives – les anti- communisme, sémitisme, parlementarisme, libéralisme –, ainsi que l'ultranationalisme – éventuellement teinté d'autochtonisme et de religion dans les cas des fascismes en pays agraire –, populisme ouvriériste et agrarien, tous nécessaires mais pas suffisants. En fait, il faut prendre au sérieux le refus des fascistes à élaborer des programmes[5] au profit de structures, de manifestations rituelles témoignant au sens fort d'une foi politique, d'une idéologie, qui ne se réduit donc pas au noyau idéel. Le simple contenu à la fois ultranationaliste et syncrétique, déjà présent à la fin du XIXe[6], n'est renouvelé après 1918 que par sa radicalisation, la massivité de la mobilisation sociale et la réalité concrète de son application. La mixture aux influences plurielles et hétérogènes qui est servie aux militants de la nouvelle foi relève davantage de la potion magique que de la liste programmatique par points.

Dans cette division définitionnelle du fascisme, Eliade représenterait davantage le noyau idéel ultra-autochtoniste, à la fois fondamentaliste orthodoxe, ruraliste et partisan du basculement de la Roumanie vers ses chères études orientalistes. A l'inverse, Cioran est du côté du style occidental de la révolution moderniste, industrialiste et urbaniste, en sachant que l'adoption du « style » fasciste entendu comme l'ensemble des modes de pensée et de vie occidentaux, de la production économique à l'esthétique dynamique, structure et remplit

[1] Les ouvrages fondamentaux, auxquels je renvoie le lecteur et auxquels je ne me référerai pas au cours de cette étude spécifique, sont ceux d'Alexandra LAIGNEL-LAVASTINE, *Cioran, Eliade, Ionesco, L'oubli du fascisme, Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, PUF, 2002, 557 p, de Florin ŢURCANU, *Eliade, le prisonnier de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2003, 540 p, et Marta PETREU, *An Infamous Past : E.M. Cioran and the Rise of Fascism in Romania*, Londres, Ivan R. Dee Publisher, 320 p.

[2] Emilio GENTILE, *La religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002, 354 p. et *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2002, 528 p..

[3] George MOSSE, *La Révolution fasciste*, Paris, Seuil, 2003, 269 p..

[4] Roger GRIFFIN, *Modernism and Fascism*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007.

[5] Voir, par exemple, Roger GRIFFIN, *loc. cit.*, p.19.

[6] G. MOSSE, *op. cit.*, p.12 : « Le nationalisme exacerbé des fascistes n'enrichit guère cette définition » et p.16-17 : « C'était un mouvement politique nouveau qui n'inventa jamais rien de neuf ». Voir aussi Codreanu, *La Garde de fer*, *op. cit*. (chapitres sur sa dette envers I.C. Cuza) et T. Sandu, « De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie ; naissance du Roumain nouveau régénéré par la révolution de droite », dans *Analele Universităţii Bucureşti*, Année X, 2008, pp32-46 (consultable en ligne sur : http://www.fspub.ro/Home/analele-stiinte-politice), ainsi que « La Garde de Fer : méthodes de mobilisation et d'encadrement », *loc. cit.*.

l'idéologie fasciste, puisque le noyau idéel a déjà été mis en place dans la crise irrationaliste « fin de siècle » vingt ans auparavant.

Trois points organisent cette comparaison :

I – Position : centralité d'une Roumanie orientale et éternelle contre périphérie d'une Roumanie a-historique

II – Option : les choix idéels divergents

III – Action : les deux révolutions idéologiques convergentes

I – Position : centralité d'une Roumanie orientale et éternelle contre périphérie d'une Roumanie a-historique

Voici ce qu'écrit Eliade en février 1937 à propos de la mission de la jeunesse roumaine dans un article dont le titre vaut définition, « d'où part la mission de la Roumanie ? » :

> « Cette mystique – qui n'est pas neuve, car elle se trouve sur nos lieux depuis que se formait le peuple roumain – coïncide avec la soif de la nation entière de renouveler son âme, de se renforcer et de se spiritualiser. … Ce que n'ont pas réussi à réaliser ou à conserver les peuples occidentaux, tentons-le, réalisons-le. »[7]

Nous avons ici affirmés d'un même mouvement la nature heureusement spirituelle du peuple roumain et sa chance d'avoir une jeunesse structurée par le Mouvement légionnaire. Eliade hérite ici de toute une épaisseur de l'image de l'Occident en Roumanie, techniquement avancé mais ayant perdu sa spiritualité au contact d'une technique desséchante. Le centre peut, grâce au spiritualisme du Mouvement, se retrouver à nouveau en Orient qu'il n'aurait jamais quitté, même après les aléas de la chute de Constantinople, mais qui aurait simplement perdu de sa visibilité en raison de l'occupation ottomane et du retard technologique. Eliade participe aussi d'une tendance scientifique assez générale en Europe après le choc de la Première Guerre mondiale de besoin de spiritualité orientale après l'échec du positivisme occidental.

Eliade ne se contente pas de valoriser la périphérie spirituelle est-européenne à échelle continentale. Descendant à l'échelon national, il redresse au passage la fierté de l'intellectuel provincial authentique face au Bucarestois superficiel, s'insérant ainsi dans la dialectique classique dans cet espace de fort contraste ville-campagne :

> « Le légionarisme mettra fin au complexe d'infériorité de la province. En vérité, l'idéal légionnaire, idéal d'âpre spiritualité chrétienne – peut être vécu partout au milieu de la communauté roumaine. »[8]

Le miracle légionnaire permet donc enfin de résoudre le dernier des grands problèmes de la Grande Roumanie de l'entre-deux-guerres : la disparité des territoires annexés et des nombreuses minorités qui s'y trouvent.

---

[7] ELIADE, Mircea, « De unde începe misiunea Românînei ? » (où commence la mission de la Roumanie ?), dans *Texte « legionare » şi despre « românism »* (textes « légionnaires » et sur le « roumanisme »), édités par Mircea HANDOCA, Cluj, Ed. Dacia, 2001, p158, p47-49, ici p48.

[8] Idem, « Provincia şi legionarismul » (la province et le légionarisme), dans *Vremea* du 13 février 1938, *ibid*., p80.

En face, Cioran donne la réplique articulée d'une Roumanie petite puissance sans importance :

« Les carences initiales de la Roumanie (cas typique d'une culture au destin mineur) n'ont jamais été corrigées ou compensées par un amour conscient de la puissance. »[9]

Plus loin, il se prononce contre le clivage traditionnel repris par Eliade des Européens orientaux censément plus profonds, car ayant sauvegardé la spiritualité chrétienne face à l'univers désenchanté des Occidentaux, maîtres superficiels de la nature :

« Les formes occidentales ont été notre salut, non le fond oriental. Situés à la périphérie de l'Europe, dans le pire des climats spirituels, pas Orient et loin de l'Occident, nous n'avons pas eu d'autre choix que de tourner nos regards vers le couchant, j'entends vers notre *levant*. … N'ont-ils pas remarqué que les traditions spirituelles du Sud-Est européen sont des plus insignifiantes »[10]

Eliade avait déjà répondu aux premiers articles et conférences de Cioran dès 1933 par un texte intitulé : « ne plus être roumain »[11], dans lequel il persifle à propos de « la nouvelle mode parmi les jeunes intellectuels et écrivains : ne plus être roumains, regretter qu'ils sont roumains, mettre en doute l'existence d'une spécificité nationale et même la possibilité de l'intelligence créatrice de l'élément roumain. » Il avait remis cela en 1935 avec « le roumanisme et les complexes d'infériorité »[12], à une époque où il n'avait pas encore officiellement basculé du côté de la Garde de fer, mais où il évoquait déjà « le problème juif » et où il reconnaissait que certains complexes d'infériorité pouvait naître lors des transitions et des « crises de croissance », mais que l'important c'était de ne pas en garder des séquelles une fois la crise passée : donc, contrairement aux Juifs complexés, les Roumains ont un présent et surtout un avenir radieux devant eux grâce à leurs réalisations historiques plus ou moins récentes :

« Je ne comprends pas, néanmoins, pourquoi nous devons nous empresser à avoir aussi nos complexes d'infériorité. Personne ne nous y oblige. L'Etat roumain est un Etat jeune, et la confiance qu'on lui porte a été jusqu'ici inébranlable. … Il s'est trouvé des malins pour plaisanter avec esprit à l'égard de cette confiance aveugle dans notre destin. Mais il n'y a pas de quoi plaisanter. Le Roumain croit en soi, la Roumanie croit en sa mission historique. »

« … »

« … Les Juifs ont le droit de s'agiter, parce que leur destin est de démontrer l'existence par les plus tragiques efforts humains. Ils peuvent se considérer persécutés, car ceci les aide à survivre. Nous n'avons pas besoin de stimulants pour survivre. Nous n'avons pas besoin d'intransigeance et d'intolérance, vices étrangers à notre structure. Le « roumanisme » n'a aucun rôle créateur en politique. Il existe dans l'histoire, et cela suffit. »[13]

Cette tranquille assurance concernant le destin de la Roumanie, la confiance dans la simple inertie historique comme gage d'un avenir brillant et son refus apparent de la radicalité nationaliste en politique sont néanmoins trompeurs. Avant cette conclusion rassurante, Eliade avait envisagé la possibilité, face à la présence de « minoritaires trop nombreux aux postes de commande[, de les sortir] par la concurrence, par nos propres forces, par les lois administratives au besoin »[14]. Simplement, la confiance envers le destin roumain permettait d'éviter une violence signe de faiblesse.

[9] CIORAN, Emile, *Transfiguration de la Roumanie*, Paris, L'Herne, 2009, 344p., p114.
[10] P110.
[11] P89_92.
[12] *Ibid*., p127-129.
[13] *Ibid*., p128-129.
[14] *Ibid*.

Cioran développait bien entendu la thèse inverse de la nécessaire révolution politique pour se dégager d'un passé historique – ou plutôt, précisément, a-historique – végétatif et insignifiant :

« Un peuple n'a de destin dans le monde qu'à partir du jour où il a franchi le seuil de l'histoire. … Ce qui importe dans l'histoire, c'est l'ascension et la ruine des grandes cultures, ainsi que les conflits irréductibles qui les opposent. Alors que leur tragédie se joue dans le théâtre d'ombres et de lumières de la vie, c'est dans un clair-obscur mineur que se consume celle des petites cultures, qui livrent une bataille douloureuse pour vaincre leur anonymat et s'abandonner enfin aux jouissances de l'histoire. Etant sous-historiques, c'est-à-dire sous le seuil des grandes cultures, elles ne peuvent relever leur niveau qu'en brisant leur propre continuité. *La discontinuité par rapport à leur destin* est la condition de leur affirmation. »[15]

Donc les positions des deux amis sont radicales et radicalement divergentes au départ. Ce véritable gouffre entre Eliade et Cioran sur la situation de leur pays dans l'espace européen se traduit dans les options en termes d'idées qui tendent l'espace public national.

II – Options : des choix idéels divergents

L'engagement aux côtés des légionnaires de la part d'Eliade est l'aboutissement d'un processus assez long, qui s'étale sur plusieurs années, et qui correspond à un refus de la prise de position politique comme solution médiocre et imitatrice pour l'appétit de spiritualité de la jeune génération. Plusieurs textes, à partir de 1932, mettent en avant ce choix élitiste de celui que la jeune génération s'accordait pour reconnaître comme son principal meneur. Ainsi, dans « contre la droite et contre la gauche » de février 1934, Eliade renvoie dos-à-dos non seulement les violences communiste et nazie, mais également l'insertion des idéologies marxiste et fasciste dans l'espace politique roumain :

« Il y a quelques années étaient à la mode les critiques apportées à la gauche marxiste et à son idéologie dans son ensemble, pour un motif très simple et, au fond, très sage : la gauche marxiste et le communisme, en l'espèce, représentent une idéologie d'emprunt, calquée d'après des modèles étrangers (occidentaux ou russes). … »

« Depuis environ un an, on essaie l'introduction d'une autre idéologie étrangère, peut-être plus dangereuse que la première : l'idéologie fascisto-hitlériste, basée sur la lutte de race et de religion, sur le chauvinisme inhumain et sur un patriotisme ridicule. »

« … »

« Ce que nous cherchons à droite ou à gauche, je ne l'ai jamais compris. … Des hooligans et des barbares sont et les communistes incendiaires d'églises et les fascistes persécuteurs de Juifs. »[16]

Par la suite, lorsqu'il eût basculé du côté fasciste, il tenta de manière bien illusoire de défendre le même rejet de la politique comme volonté du pouvoir dans la cité au bénéfice d'une révolution spirituelle, que le fascisme représentait certainement à sa façon à travers la révolution anthropologique de l'« homme nouveau » – ainsi que les thèses néo-totalitaristes d'Emilio Gentile et de Roger Griffin le confirment – mais qui ne pouvait pas laisser des plages de liberté trop grandes à la sphère intellectuelle, dans le cadre de la tendance à l'emprise totale sur l'ensemble de la vie sociale[17] :

[15] CIORAN, *ibid*., p103 et p105.

[16] ELIADE, « Contra dreptei şi contra stîngei » (contre la droite et contre la gauche), dans *Credinţa* du 14 février 1934, ibid., p95-97, ici p95-96.

[17] Sur ces hésitations d'Eliade quant à la politique intellectuelle à venir d'un éventuel régime légionnaire victorieux, voir mon article, « A régime nouveau, Panthéon littéraire nouveau : écrire l'histoire d'une littérature légionnaire à venir », actes du colloque *Frontières de l'histoire littéraire*, organisé à Paris les 9 et 10 novembre 2007 par Jean BESSIERE et Judit MAAR, Paris, L'Harmattan, *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2008, 198pp, p123-132.

« Plusieurs signes nous montrent, toutefois, que la Roumanie a aussi un autre destin. Dans de très nombreux articles que nous publions depuis quelques années dans cette feuille, nous recevons avec une certaine méfiance la « vogue » du primat du politique. … Dans des circonstances particulières, j'ai mis l'accent sur le fait que seul un primat du spirituel peut valoriser le travail de la jeunesse. … Faire de l'histoire peut aussi signifier faire un 'homme nouveau', avec un autre sens de l'existence. »[18]

Cette révolution anthropologique doit déboucher sur une révolution sociale qui ne s'accompagne pas forcément de la domination d'une catégorie sociale sur une autre, mais qui passe par l'apaisement des tensions de la société moderne typique du corporatisme fasciste. En reprenant le texte sur la province et le légionarisme, on constate qu'Eliade fournit, de façon tacite, un véritable programme de solutions aux maux de la vie moderne. Après avoir ainsi réglé le clivage Eglise-Etat au bénéfice du spirituel, le clivage centre-périphérie à l'échelle européenne en faveur de l'Orient et le clivage ville-campagne en redressant la fierté de la soi-disant périphérie provinciale, Eliade s'attèle vaillamment avec l'outil légionnaire-fasciste d'apaisement des tensions sociales et trente ans avant la théorisation des clivages des sociétés modernes par Stein Rokkan au dernier des clivages, celui qui divise prolétaire et bourgeois, patron et employé :

« Quand nos congénères se rendront compte qu'une vie ne se « réalise » pas par la conquête des honneurs et des rangs sociaux ; quand au lieu de parvenir à tout prix, de l'égoïsme et de la « lutte pour l'existence », naîtront dans nos âmes d'autres « idéaux », de sacrifice anonyme, de travail discret, d'héroïsme sans récompense, … alors le paysage, le confort, le milieu et toutes les autres valeurs extérieures n'exerceront plus leur funeste influence, qu'elles exerçaient jusqu'à peu. »[19]

Cioran possède une approche doctrinaire tout aussi diamétralement opposée à celle de son ami Eliade que l'étaient déjà leurs visions de la situation de la Roumanie sur la carte continentale. Dès son séjour universitaire en Allemagne en 1933, il se prend d'enthousiasme pour le nazisme, et cette attraction ne se dément nullement au cours de la décennie :

« Je crois qu'il y a peu d'hommes – même en Allemagne – qui aient une admiration plus grande pour Hitler que moi. … Pour les couches qui ne prennent pas part directement à l'histoire il n'y a pas de plus grande tragédie que la démocratie. … Les paysans voudraient que tout se fasse par-dessus leurs têtes : ainsi, la dictature est pour eux le paradis sur terre. »[20]

Ainsi, il propose la solution inverse pour tirer la Roumanie de sa médiocrité en périphérie de l'espace et de l'histoire continentaux : faire de la politique et accepter le pouvoir impitoyable du chef charismatique :

« La politique – j'entends autant par là ses valeurs que l'homme politique – s'enracine dans la vie beaucoup plus profondément que l'esprit. Car le politique sert et exprime les valeurs vitales, alors que le spirituel croît pendant les répits de la vie. »[21]

Bref, pour un pays comme la Roumanie à la recherche d'un saut qualitatif révolutionnaire vers la grande puissance, donc vers l'entrée dans l'histoire, la seule solution était la dictature d'un chef à la fois autoritaire et apprécié par les masses pour des raisons irrationnelles :

[18] ELIADE, « De unde începe misiunea României ? », *loc. cit.*, p47-48.
[19] P79-80.
[20] CIORAN, « Renunţarea la libertate » (la renonciation à la liberté) publié dans *Vremea* du 21 mars 1937, dans *Ideologie si formaţiuni de dreapta în România* (idéologie et formations de droite en Roumanie), sous la direction de Ioan Scurtu, vol. IV, 1934-1938, 2003, p.320-322.
[21] CIORAN, *Transfiguration…, op. cit*., p278.

« Un grand génie politique doit être par excellence un *dominateur*. Celui qui sait, sans pouvoir commander, ne vaut rien. Parce qu'elle admet un contrôle et une intervention extérieurs dans les actes du chef, la démocratie annule leur prestige mythique et les place parmi les simples mortels, elle explique leur ascension par la seule *chance*. »[22]

Avouons que le chef politique idéal apparaît, dans ces passages, davantage comme un dictateur purement autoritaire, couronné de succès dans ses entreprises, et moins comme un chef populiste charismatique. Pour parler en termes historiographiques concernant le domaine de la fascistologie, il se présente moins comme l'aspirant au pouvoir totalitaire mobilisant les masses dans le cadre d'une religion politique intériorisée par les masses décrit par un Emilio Gentile ou un Roger Griffin, que comme un dictateur combinant fascination charismatique fondée sur des motivations multiformes extérieures et autoritarisme méprisant à l'égard du peuple que l'on trouve chez Roger Eatwell[23]. Le mépris de Cioran pour les paysans explique largement sans doute l'impossibilité de concevoir un chef véritablement en prise avec les masses dans la Roumanie rurale ; sa description de la circulation de la fascination entre Hitler et les Allemands pourrait se rapprocher davantage du modèle totalitaire, mais il faut bien reconnaître que l'impossible fusion entre un chef d'exception et les populations supposées amorphes des campagnes n'incite pas Cioran à une réflexion sur la politique comme religion, mais plutôt comme mélange d'adoration « mythique » du chef comme pontife théocrate et de cynisme machiavélien de ce dernier.

III – Action : les deux révolutions idéologiques convergentes

Au fond, Eliade et Cioran parviennent au même résultat, l'activité politique au sein du Mouvement légionnaire, mais en n'empruntant pas la même voie. Eliade y arrive par l'adhésion aux contenus idéels explicites véhiculés par la propagande légionnaire, l'exigence spirituelle dynamique au sein d'une contre-société spirituelle qui finit par remplacer la société insatisfaisante que propose la Grande Roumanie, tandis que Cioran y parvient par le choc du mouvement totalitaire et du chef charismatique jetés à toute allure contre la société agraire et la religion traditionnelle passablement amorphes. La nature idéologique de la Garde de fer s'avéra ainsi pleinement adaptée à la société roumaine et payante en termes de recrutement et de massification du mouvement fasciste roumain : tout en correspondant à l'idéologie fasciste euro-synchrone – moderniste, urbaine, industrialiste, dynamique et violente – qui attirait, à l'image de Cioran, les jeunes cadres urbains, dynamiques mais peu nombreux de la Roumanie traditionnelle, il n'oubliait pas la phraséologie traditionaliste, ancrée de l'idéologie réactionnaire et raciste *« Blut und Boden »* qui pouvait attirer les cadres ruraux tels que les prêtres et les instituteurs de campagne, qui combinaient religiosité ancestrale et nationalisme plus moderne[24].

Ainsi, le 27 juin 1937, Eliade signa un court article au titre parlant : « révolution chrétienne » :

« L'année 1937 a signifié le début de la lutte entre 'générations'. Non la lutte entre anciens et jeunes – comme on l'a cru et cela a été dit longtemps – mais la guerre entre deux mondes : d'un côté le monde ancien qui

[22] *Ibid*., p281.
[23] EATWELL, Roger « The Concept and Theory of Charisma », in A. COSTA-PINTO, R. EATWELL et S.U. LARSEN (eds), *Charisma and Fascism in inter-war Europe*, (Londres, Routledge, 2007, et « Explaining Fascism and Genocide : the Three Dimensions of Charisma and the Four Dark Sides of Nationalism », *Political Studies Review*, 4, 2, 2006.
[24] Voir, entre autres, SANDU, Traian, « De l'antisémitisme au fascisme en Roumanie… », *loc. cit*..

croit dans la panse (le primat de l'économique et du politicianisme), et de l'autre côté le monde nouveau qui osait croire en l'Esprit (le primat du spirituel). Le mouvement de la Jeunesse de 1927 est né avec lma conscience de cette mission historique : changer l'âme de la Roumanie, subordonnant toutes les valeurs à une seule valeur suprême : l'Esprit. Subordination qui signifie, surtout dans la phase héroïque – sacrifice, renonciation à soi, ascèse. Le sens historique de ce mouvement jeune n'est absolument pas difficile à déchiffrer. Ayant ses sources vives dans le christianisme – et le christianisme signifie 'le renversement de toutes les valeurs' – elle tente la formation d'un homme nouveau. … Si elle réussit jusqu'au bout [la 'mission historique' de la jeunesse roumaine] – si elle comprendra, ainsi, toute la communauté roumaine – ce sera la plus grande révolution du siècle. »[25]

Par la voie du christianisme oriental, Eliade parvenait ainsi aux mêmes conclusions de la révolution générationnelle de la jeunesse roumaine imposée à l'ensemble de la communauté nationale en vue d'une régénération dont la phraséologie passéiste est trompeuse, tant les valeurs du passé invoquées ici étaient mythiques et renvoyaient en réalité à la révolution anthropologique de l'« homme nouveau » fasciste.

Ainsi, dans le numéro de la semaine précédente du même hebdomadaire, Eliade avait clairement, au nom de cette révolution, procédé au renversement géoculturel du rapport centre-périphérie sur le continent européen :

« Dans la Roumanie d'aujourd'hui n'a pas lieu une nouvelle Réforme. Au contraire, c'est un approfondissement de la plus vieille forme de vie chrétienne : l'orthodoxie. Mais notre orthodoxie pourrait bientôt briller et dominer l'Europe entière. … Quand l'Europe entière reconnaît que les hommes ne peuvent pas être conduits *de façon chrétienne* – et que seul un primat politique donne une signification à un peuple – la Roumanie s'offre 'la folie' de montrer à l'Occident qu'une parfaite vie civile ne peut s'effectuer *qu*'à travers une vie authentiquement chrétienne, et que le plus superbe des destins qu'un peuple peut se trouver est de faire de l'histoire par des valeurs supra-historiques. »[26]

Malgré le refus de la politique, Eliade organise quand même une lutte civile, générationnelle et idéologique, spirituelle mais pas seulement symbolique, puisque le Mouvement légionnaire / Garde de fer agissait bel et bien dans le siècle, révolver et bulletin électoral à la main. Et lors des élections de décembre de la même année, pour lesquelles Eliade avait d'ailleurs fait campagne – passablement médiocre, d'ailleurs, ne sachant pas parler aux paysans ![27] –, la Garde de fer atteignit un score d'environ 15,5% des voix, ce qui faisait d'elle le troisième parti le plus important.

Malgré sa condescendance envers l'orthodoxie et le choix de l'imitation politique de la modernité et de la radicalité occidentales, Cioran aboutit aux mêmes conclusions en matière d'action politique aux côtés du Mouvement légionnaire qu'Eliade. Dans son chapitre V, « Guerre et révolution », il fait l'apologie de la guerre d'agression comme sentiment fort d'existence pour un État, et celle de la révolution comme éclatement des carcans sociaux permettant l'émancipation et le progrès de la société :

« Pendant la Grande Guerre nous avons conquis *ce qui était à nous*, ce qui nous appartenait – nous nous sommes conquis. Et cela ne correspondait pas à une *initiative nationale*, puisque nous y avons été *entraînés*. La guerre d'agression seule peut donner un sentiment de puissance. Provoquer la guerre, tout est là. … Le christianisme a apporté une justification théologique à la pauvreté et à la misère, a consacré la condition des

[25] ELIADE, « Revoluţie creştină » (révolution chrétienne), dans *Buna Vestire* du 27 juin 1937, op. cit., p50-51, ici p50.
[26] *Idem*, « Où commence la mission de la Roumanie », *loc. cit*., p49.
[27] Voir le témoignage de Mircea Nicolau du 26 juin 2000, dans *Ţara, Legiunea, căpitanul, Mişcarea legionară în documente de istorie orală* (le pays, le Légion, le capitaine, le Mouvement légionnaire dans les documents d'histoire orale), sous la direction de Mariana CONOVICI, Silvia ILIESCU et Octavian SILIVESTRU, Bucarest, Ed. Humanitas, coll. Radio România, 2008, 383p,, p120-125.

pauvres et l'a bénie. … Les renouvellements sociaux se produisent toujours de bas en haut, ceux qui se trouvent en bas sont *potentiellement* les plus forts. La révolution a pour raison d'être la *perméabilité sociale*. En s'emparant du pouvoir, les formes primaires de la vie font voler en éclats la hiérarchie rigide et artificielle momifiée par une classe épuisée et assurent le seul renouveau possible de la société. »[28]

En articulant à deux pages d'intervalle – et, en fait, au sein de tout ce chapitre – guerre impérialiste et révolution sociale dans un même complexe de renouvellement vitaliste de la nation à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières par la guerre d'expansion et par le renouvellement révolutionnaire, Cioran s'engage clairement aux côtés du mouvement fasciste roumain. Le 27 novembre 1940, alors que le Mouvement légionnaire était associé au pouvoir du général Ion Antonescu depuis septembre et que Corneliu Codreanu avait été assassiné deux ans auparavant, en novembre 1938, par un roi Carol II qui refusait d'abandonner de fait le pouvoir entre les mains du chef fasciste, Cioran prononça un discours radiodiffusé à la gloire du « Capitaine », comme les légionnaires appelaient Codreanu, « le profil intérieur du Capitaine » [29]:

« Avant Corneliu Codreanu, la Roumanie était un Sahara peuplé. Ceux qui se trouvaient entre ciel et terre n'avaient aucun contenu, sinon l'attente. Quelqu'un devait venir. … En nous gémissait l'avenir. Dans l'un d'entre nous, il bouillait. Et il a rompu le doux silence de notre existence et nous a obligés à exister. Les vertus d'un peuple ont pris son aspect. La Roumanie, de tous ses efforts, se dirigeait vers la puissance. »

« … »

« La foi d'un homme a donné naissance à un monde, qui laisse en arrière la tragédie antique de Shakespeare. Et ceci dans les Balkans ! »[30]

Ainsi se referme la boucle entamée par Cioran et Eliade, chacun partant d'un côté opposé et aboutissant au même point géométrique de la foi dans le chef fasciste charismatique destiné à transfigurer la Roumanie moderne.

[28] CIORAN, *op. cit.*, p256-258.
[29] CIORAN, « Profilul interior al Căpitanului » (le profil intérieur du Capitaine), discours radiodiffusé du 27 novembre 1940, publié dans Glasul strămoşesc du 25 décembre 1940 ; voir le texte sur le site néo-légionnaire : http://miscarea.net/profilul-capitanului.htm
[30] *Ibid.*.